

## DU VILLAGE GLOBAL À L'OUTRE-VILLE : PORTRAITS CROISÉS DE MARSHALL MCLUHAN ET PAUL VIRILIO

Guilherme SOARES DOS SANTOS\*

**Résumé :** L'œuvre du Canadien Marshall McLuhan est devenue célèbre à partir des années soixante pour avoir décrit l'avènement contemporain du « village global », rendu possible par les télécommunications électroniques instantanées. Cette œuvre, qui avait présenté une théorie à bien des égards visionnaire – surtout à une époque où l'Internet n'avait pas encore vu le jour sous sa forme actuelle – mettait pourtant l'accent sur les aspects positifs de ce que McLuhan entendait être une nouvelle espèce de « tribalisme ». À l'opposé de cette vision, l'urbaniste Paul Virilio insistera, quant à lui, dès la fin des années soixante-dix, sur les périls éthico-politiques que cette mondialisation en temps réel entraînera pour l'avenir des sociétés – désormais de plus en plus intégrées dans ce qu'il nomme l'« outre-ville » ou « méta-cité ». Tant et si bien qu'il redoute qu'elle ne conduise à des modalités intempestives de tyrannie, à l'exemple de ce qui se passe avec la « synchronisation des émotions » provoquée par les médias – véritable « communisme des affects », affirme-t-il –, voire d'accidents non plus locaux mais globaux, tel le crash de la bourse des valeurs dû au système de cotation automatique. Dans cette autre perspective, si l'on n'en prend pas garde, le XXI<sup>ème</sup> siècle risquera de prolonger définitivement le sort qu'aura été celui de la ville au XX<sup>ème</sup> : la plus grande victime de toutes les destructions et tragédies que celui-ci a subies. C'est pourquoi nous chercherons à faire dialoguer ces deux penseurs catholiques importants (qui non pas par hasard, peut-être, ont réfléchi à l'« omnipolis » universelle) comme étant réciproquement l'avvers « positif » et le revers « négatif » d'une même médaille, dont la valeur principale est de nous renseigner sur ce que la ville devient aujourd'hui.

**Mots-clés :** McLuhan ; Virilio ; ville ; village global ; mondialisation ; télécommunications.

**Resumo:** A obra do canadense Marshall McLuhan tornou-se célebre a partir dos anos sessenta por ter descrito o advento contemporâneo da “aldeia global”, tornada possível pelas telecomunicações eletrônicas instantâneas. Essa obra, que apresentara uma teoria sob muitos aspectos visionária – sobretudo numa época em que a Internet ainda não havia surgido na sua forma atual –, enfatizava, contudo, o lado positivo do que McLuhan acreditava ser uma nova espécie de “tribalismo”. Oposto a essa visão, o urbanista Paul Virilio insistirá, quanto a ele, desde o fim dos anos setenta sobre os perigos ético-políticos que esta globalização em tempo real acarretará para o futuro das sociedades – a partir de agora mais e mais integradas no que ele denomina “além-cidade” ou “metacidade”. A tal ponto que o autor teme que ela conduza a modalidades intempestivas de tirania, a exemplo do que se passa com a “sincronização das emoções” provocada pelas mídias – verdadeiro “comunismo dos afetos”, ele afirma –, e mesmo a acidentes não mais locais, mas globais, tal a quebra da bolsa de valores devida ao sistema de cotação automática. Nessa outra perspectiva, se nós não tomarmos cuidado, o século XXI arriscará de prolongar definitivamente o destino que terá sido o da cidade no século XX: a maior vítima de todas as destruições e tragédias que este sofreu. É por isso que nos buscaremos fazer dialogar esses dois pensadores católicos importantes (que não por acaso, talvez, refletiram sobre “omnípolis” universal) como sendo reciprocamente o anverso “positivo” e o reverso “negativo” de uma mesma medalha, cujo valor principal

---

\* Guilherme SOARES DOS SANTOS est doctorant en philosophie à l'Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis et boursier CAPES – proc. N° BEX 1815-13-0. Il a notamment réalisé un entretien avec Paul Virilio pour *Le Monde Diplomatique Brésil*. Disponible à l'adresse suivante : <http://www.diplomatique.org.br/acervo.php?id=2972> – guisimulado@gmail.com

é de nos ensinar sobre o que a cidade se torna hoje.

**Palavras-chave:** McLuhan; Virilio; cidade; aldeia global; globalização; telecomunicações.

## I. INTRODUCTION

S'il y a un thème qui rapproche les ouvrages de Marshall McLuhan et Paul Virilio, c'est celui de la ville mondiale en train de se développer sous nos yeux du fait de la vitesse accrue des télécommunications instantanées. D'une part nous avons les préoccupations de l'urbaniste Français avec l'avenir de la ville comme de ses citoyens, sur l'horizon de ce qu'il appelle la « guerre pure » (LOTRINGER ; VIRILIO, 2007, p. 104, pp. 180-181), dont la course aux armements est la propulsion de l'histoire des civilisations et de leur essor technique, menant de nos jours à l'« accélération de la réalité ». D'autre part nous avons le théoricien des médias Canadien qui s'intéresse à la façon dont le surgissement d'un nouveau médium, par exemple la télévision, affecte le paysage d'autres médias préexistants, et partant bouleverse le rapport de nos sens ainsi que l'organisation de nos sociétés. L'un évoque l'idée du « village global » (FIORE ; MCLUHAN, 1968, pp. 63 *sq.*), tandis que l'autre celle de la « méta-cité » ou « outre-ville » (VIRILIO, 2004, p. 84). Pour le premier, l'état de choses actuel relèvera notre appartenance à une même grande famille humaine – tous reliés par une sorte de conscience unique<sup>1</sup> –, alors que pour le second, nous y serons forcément réduits en bloc à la misérable condition d'un ghetto mondial. D'un côté aurait la solidarité, de l'autre, l'exclusion. Toutefois, est-ce que l'opposition<sup>2</sup> des deux pensées est aussi simple que cela, autant que leurs idées aussi tranchées ? Surtout lorsqu'on y décèle les résonances avec la foi qu'ils partagent, nommément le catholicisme ?

Dans cet article nous tâchons d'aborder les pensées de McLuhan et Virilio en ce qui a trait à la ville. D'abord en évoquant leurs sources et problématiques respectives (partie II). Ensuite, en faisant une lecture parallèle de ces deux auteurs au sujet de l'avènement de la cité planétaire, l'« omnipolis » (VIRILIO, 2004, p. 84), laquelle s'installe partout en vertu des télécommunications ; celles-ci étant indissociables, bien sûr, des échanges commerciaux ayant lieu dans le cadre du marché global (partie III). Enfin, force ce sera de constater qu'un tel état de choses engendre des conséquences à la fois positives et négatives dont il s'agit de repérer les traces dans les concepts de McLuhan et Virilio, et que nous chercherons à rapprocher (partie IV).

---

1 « Si la ville a refaçonné ou traduit l'homme en une forme plus idoine que celle qu'avaient trouvée ses ancêtres nomades, n'est-il pas clair que, de la même façon, la traduction actuelle de toute notre vie en cette forme spirituelle qu'est l'information pourrait faire du globe tout entier et de la famille humaine une conscience unique ? » (MCLUHAN, 1968, p. 81).

2 À propos de McLuhan, Virilio écrit: « qu'en est-il de l'effet de réel du temps-lumière, de la fausse proximité de ce monde sans épaisseur et sans ombre dont l'unification promise émerveillait McLuhan ? » (VIRILIO, 1993, 23).

## II. CONTEXTE DES OUVRAGES

Il convient de rappeler, avant tout, les idées fondamentales de McLuhan et Virilio dans le contexte de leur vie et œuvre. Par ailleurs, il convient aussi de signaler le fait que les deux auteurs ont en commun la foi catholique ; ce qui ne va pas sans rapport, ne serait-ce que tacite, avec leurs philosophies respectives, dans la mesure où le catholicisme, comme son étymologie l'indique déjà, est la doctrine de l' « universel » voire d'un certain cosmopolitisme à la Paul de Tarse. En un certain sens, on peut dire que le vrai catholique est chez soi partout, car il n'y aurait pas de limites au message de l'Évangile pour autant que ce sont les fils de Dieu – toutes les origines confondues – qui sont concernés par sa parole. Inversement, tous les peuples et lieux seraient en droit propices à recevoir ce message divin (même si en fait ils peuvent éventuellement lui opposer une résistance farouche). Or, avec la mondialisation en cours, grâce aux moyens de communication, on a affaire – que l'on veuille ou non, qu'on s'y intéresse ou pas – à une « communion » des nations<sup>3</sup>, devenant dès lors de plus en plus interdépendantes dans l'orbite d'une économie globale de marché aussi bien que dans l'écosystème d'une planète finie, chaque jour paraissant trop petite pour le Progrès et ses conséquences (dont la pollution notamment).

### Contexte des ouvrages mcluhiennes

McLuhan est devenu célèbre à partir des années soixante pour ses travaux au sujet des médias. Notons que par « médias », McLuhan entendait non seulement les véhicules de communication de masse tels la presse, la radio, le cinéma et la télévision, mais toute forme d'extension ou prolongement de l'être humain. Dans ce sens, les vêtements, la roue, le marteau ou l'écriture, par exemple, sont aussi des médias. Et pourquoi ? Parce que l'écriture est un prolongement de la vision tout comme le marteau est l'extension du bras, ou la roue, des pieds en rotation, ainsi que les vêtements, de la peau.

Suivant cette même logique, McLuhan voyait dans les télécommunications électroniques une nouvelle forme d'extension de l'humain, laquelle concernerait dès lors le prolongement de notre système nerveux central. En d'autres termes, c'est notre conscience même qui serait projetée en dehors de nous à travers les moyens de transmission instantanée. Ainsi, nous entrerions dans une espèce de nouvelle âge « tribal » où tous les peuples du monde en viendraient à appartenir, bon gré mal gré, à un seul « village global ».

Certes, une telle retribalisation n'était pas aux yeux de McLuhan une pure et simple reprise des conditions de vie de sociétés pré-industrielles, tant elle dépendrait étroitement des avancées techno-scientifiques de la modernité occidentale. Mais il

---

3 Virilio parle même, non sans un trait d'esprit, de « COMMUNION DES SAINTS du cerveau global de l'interactivité » (VIRILIO, 2010, p. 71), pour y ajouter tout de suite : « le corps social se métamorphosant soudain en une sorte de *corps mystique* de l'humanité accomplie[...] » [c'est Virilio qui souligne] (VIRILIO, 2010, p. 71)

n'empêche que, à la différence de la « galaxie Gutenberg » qui l'avait précédé, essentiellement fondée sur le développement de la typographie du reste, la nouvelle « galaxie Marconi », basée sur l'invention électrique, entraînerait un changement radical du rapport de nos sens.

Si auparavant l'organisation typographique du monde aurait privilégié la vue aux dépens des autres sens, aujourd'hui la configuration électronique tendrait à privilégier le sens de l'ouïe comme du toucher. Car, pour McLuhan, en plus de la radio, qui de toute évidence relie les âmes au tour d'une voix omniprésente (point de nazisme, de cette perspective, sans l'avènement de la radiophonie), les images qui proviennent de la télévision (du moins celle des années soixante, de plus basse définition) seraient de nature « tactile », incitant les téléspectateurs à un haut degré de participation (affective en tout cas).

En fait, les œuvres de McLuhan prennent leur point de départ dans les études de Littérature dont il fut professeur dans de nombreuses institutions (Université du Wisconsin, Université de St. Louis, Collège Assumption à Windsor, Université de Toronto, etc). L'appui de ses idées relatives aux médias sur les travaux de Harold Innis est notable. Encore faut-il ajouter que les inspirations mcluhniennes trouvent leur source, néanmoins, dans les idées les plus variées de philosophes, historiens, sociologues, technologues, économistes, psychanalystes, etc. ; le tout composant une sorte de mosaïque intellectuelle chez McLuhan, qui cherchait à faire pour l'écriture, et donc pour la pensée, ce que les nouveaux médias, dont la télévision, faisaient déjà en quelque sorte pour la perception de plus jeunes générations, à savoir : éclater un univers linéaire où l'information n'est appréhendée que successivement (à l'instar de la lecture) au profit d'une saisie globale, simultanée, du contexte. Bref, substituer, tant soit peu, la compréhension structurelle du tout à la vision partielle et parcellaire de l'individu, prisonnier de ses opinions comme de ses préjugés<sup>4</sup>.

En matière de croyances, McLuhan, qu'avait été élevé dans la religion baptiste, se

---

4 Bien que McLuhan n'avait guère d'estime personnelle pour le nouveau village global qu'était en train de se bâtir sous ses yeux, il est légitime d'affirmer que l'ensemble de ses ouvrages fut sa tentative obstinée de se départager de ses propres opinions, c'est-à-dire de ses préférences et sentiments individuels, au nom d'une compréhension plus lucide et impartiale des médias (non pas par hasard, l'un des ses livres porte le titre *Understanding Media*, « Pour comprendre les médias »). Tant et si bien qu'on pourrait parfois se demander si, à force de vouloir aller à l'encontre de son penchant subjectif, la quête d'objectivité mcluhnienne ne bascule pas dans l'extrême opposée d'une admiration, sinon d'un parti pris, pour les nouveaux médias au détriment des anciens. cf. l'entretien accordé par McLuhan au magazine *Playboy* : « *I don't like to tell people what I think is good or bad about the social and psychic changes caused by new media [...] I would have to say that I view such upheavals with total personal dislike and dissatisfaction [...] No one could be less enthusiastic about these radical changes than myself* » (MCLUHAN, 1969, pp. 21-22). Et pourtant, dans le même passage de l'entretien, McLuhan ne manquait pas de contrebalancer son avis personnel avec la remarque suivante : « *I do see the prospect of a rich and creative retribalized society – free of the fragmentation and alienation of the mechanical age – emerging from this traumatic period of culture clash; but I have nothing but distaste for the process of change* » (MCLUHAN, 1969, p. 21). Face à des déclarations aussi ambivalentes, ne serions-nous dans le droit de parler d'un « optimisme paradoxal » chez McLuhan ? Celui de quelqu'un qui s'attend au meilleur dans un avenir prometteur tout en s'en défiant, voire en l'évitant par ailleurs ?

convertira dans sa vingt-cinquième année au catholicisme, doctrine à laquelle il sera fidèle jusqu'à la fin de sa vie. À cet égard, Derrick de Kerckhove, disciple et actuel responsable de la chaire que McLuhan occupait dans l'Université de Toronto, raconte comment, pour ce dernier, on « ne peut pas être intellectuellement pas d'accord avec l'Église. Ça ne veut rien dire. L'Église n'est pas une institution intellectuelle. C'est une institution surhumaine. » (KERCKHOVE, 1990, p. 7).

Derechef, il ne s'agit pas, suivant la manière de penser mcluhianienne, d'être d'accord ou pas d'accord, d'être pour ou contre quelque chose, fût-elle l'Église ou les nouveaux médias, mais plutôt d'« accepter des vérités approximatives ». Que ces vérités soient parvenues par la voie de la compréhension, dans le cas des médias, ou par la voie de la foi, dans le cas de l'Église, n'est-il pas significatif quand même que dans les deux sens l'attitude existentielle de McLuhan fut le refus de prendre un parti quelconque ? Comme si en dépit de ce qui sépare la raison de la foi, McLuhan fût porté à traiter l'une autant que l'autre à l'instar d'une vague que nul ne peut arrêter, indépendamment de son désir. Ainsi pour entrer dans l'Église, ce n'est pas les idées et concepts qui comptent, « et on ne sort pas parce qu'on n'est pas d'accord » (KERCKHOVE, 1990, p. 7). De même, ceux qui se plaignent des effets pervers de nouveaux médias sur la culture, ceux qui condamnent moralement<sup>5</sup> leur contenu, ceux-là n'adoptent qu'une posture réactive face à l'innovation, car « la révolution a déjà pris place » [*the revolution has already taken place*] (MCLUHAN 1969, p. 21).

En somme, McLuhan n'est pas « entré dans l'Église comme quelqu'un qui aurait assimilé la doctrine catholique » (KERCKHOVE, 1990, p. 7), mais bien « à genoux » ; au demeurant « la seule façon d'y entrer », selon lui. D'autre part, il ne s'est pas approché des médias comme une sentinelle qui voulait s'en défendre, mais plutôt à la manière d'un observateur détaché qui tâche d'en examiner le mode d'opération. De toute façon en se penchant, voire même en se pliant vers son objet attention.

### Contexte des ouvrages viriliennes

Paul Virilio, à son tour, publie depuis les années soixante-dix des ouvrages relatifs à la vitesse ; en substance, à la manière dont celle-ci altère notre rapport avec l'espace et le temps, et par conséquent transfigure la géométrie de la ville contemporaine.

Pourtant à la différence de la perspective de McLuhan, le point de départ des réflexions, chez Virilio, est à première vue plus sombre, voire catastrophiste, puisqu'il s'y agit de rien d'autre que de la guerre. En effet, Virilio n'a jamais caché qu'il est un enfant de la

---

5 De l'aveu de McLuhan lui-même, il partageait également cette opinion : « *For many years, until I wrote my first book, The Mechanical Bride, I adopted a extremely moralistic approach to all environmental technology [...] But gradually I perceived how sterile and useless this attitude was, and I began to realize that the greatest artists of the 20th Century – Yeats, Pound, Joyce, Eliot – had discovered a totally different approach, based on the identity of the processes of cognition and creation [...] I ceased being a moralist and became a student* ». (MCLUHAN, 1969, p. 20)

Seconde Guerre Mondiale – un « *war baby* » comme il le dit souvent<sup>6</sup> – car encore gamin, il a vu la destruction de la ville de Nantes par les bombardements nazis, puis a témoigné les suites tragiques de cet événement majeur du siècle précédent ; des atrocités et des traumatismes qu'il témoignera par ailleurs lors de la guerre de l'Algérie. Tant et si bien que l'écriture virilienne est fortement marquée par les enjeux militaires ainsi que par des facteurs belligènes.

C'est à l'âge de 18 ans, suite à un rêve, que Virilio se convertit au catholicisme par l'intermédiaire de l'abbé Pierre, à qui il rend visite.<sup>7</sup> Un tel baptême restera indélébile dans la pensée du philosophe, lequel se servira de nombreuses métaphores religieuses. D'ailleurs, ce qui l'intéresse notamment dans le christianisme n'est pas tellement la réincarnation que l'incarnation, ou la présence à soi dans un corps vivant. Cette idée vient à point nommé pour le « dromologue » qu'est Virilio. Or la dromologie, ou « étude de la course », est à ses yeux une phénoménologie largement inspirée du philosophe Merleau-Ponty, dont on sait à quel point il s'est intéressé au thème du corps propre. En conséquence, Virilio réfléchit à des problèmes charnels à la lumière de la raison, toujours alliée à sa foi, et inversement, prie et raisonne à partir de l'élan de sa propre chair ou son « être-au-monde ». Et cela parce qu'il voit dans l'accélération sans frein – ou plutôt sans rythme – une menace au corps, à la présence, à la durée du vivant. Comme si l'histoire de la civilisation s'identifiait à une progressive désincarnation, résultant d'une vitesse de libération de toute pesanteur des corps. L'homme sans gravité étant du même coup un homme mis hors orbite, libérée de l'axe de référence des valeurs qui le soutenaient jusqu'alors.

En ce sens il y a un lien intime entre la guerre et la vitesse. En effet, la main qui glisse lentement sur un visage est une source de caresses ; la même main lancée impétueusement d'un point fermé s'égalise à une arme ! L'accélération devient une force de frappe tout comme la vitesse est vecteur potentiel de destruction. Justement, l'œuvre virilienne est une méditation sur ces dégâts produits non seulement là où on les perçoit d'habitude dans les corps – à savoir, leur aspect physique de matière sensible – mais aussi dans ce qui en eux est le plus invisible, immatériel, métaphysique (et c'est en cela que Virilio peut être nommé à juste titre un philosophe). Il s'agit d'une espèce d'accident qui affecte la nature de la réalité perçue, avec des conséquences éthologiques plus ou moins prévisibles. Afin de l'envisager, la méthode phénoménologique empruntée à Husserl et Merleau-Ponty s'avère inestimable pour Virilio, dans la mesure où elle

---

6 Notamment dans des entretiens, par exemple *Cybermonde la politique du pire* (VIRILIO, 1996, p. 15) ou *Pure War* (LOTRINGER; VIRILIO, 2007, p. 18, p. 38 et p. 218). Nous renvoyons aussi le lecteur à l'entretien que nous avons réalisé avec Virilio pour le *Le Monde Diplomatique Brésil* : « Minha língua estrangeira é a velocidade, é a aceleração do real » (2011), disponible sur : <http://www.diplomatique.org.br/acervo.php?id=2972>

7 « I believe in God, therefore in Christ. I am a Christian [...] I converted when I paid a visit to pals working in a factory. I couldn't enter a church, it horrified me. I just couldn't do it. I came from a poor background, a Communist family. One day I went to see a *curé* who lived in an attic, someone remarkably intelligent, and we got along very well. I am a man of religious faith and profoundly interested in perceptive faith. » (LOTRINGER ; VIRILIO, 2007, p. 234)

considère les objets de la connaissance tels qu'ils apparaissent effectivement à notre conscience, autrement dit, tels que nous en faisons l'expérience concrète dans notre vécu. Avec cette approche, il devient clair les effets mentaux de la vitesse, outre ses effets physiques communément observés. Car si la vitesse peut rendre un corps un projectile dommageable, il n'est pas moins sûr qu'elle peut faire quelque chose de semblable avec une information. Qu'il suffise de penser aux dommages moraux provoqués par une calomnie, lorsqu'elle est rapidement diffusée par les médias. Ou pour donner un exemple plus phénoménologique, songeons au bouleversement de la vision qu'est regarder un événement non plus à l'œil nu, suivant le rythme habituel des choses qui apparaissent dans notre champ de perception immédiat, mais plutôt à distance, médiatisés par les télécommunications ; comme si ces événements lointains venaient se télescoper d'un seul coup sur notre environnement proche, et par là, la profondeur de champ, la distance (espace) et le délai (temps) perdaient leur sens, se déréalisant en quelque sorte dans l'instantanéité de l'émission.

Virilio, après avoir traversé la guerre enfant, fait l'archéologie des bunkers du littoral européen, être converti au catholicisme, travaillé avec des peintres tel Braque et Matisse, suivi en auditeur-libre les cours de Merleau-Ponty et Janklévitch à la Sorbonne, participé au groupe Architecture Principe avec Claude Parent, vécu les événements de Mai 68 et la prise de l'Odéon, puis devenu professeur de l'École Spéciale d'Architecture et directeur de programme du Collège International de Philosophie, se tournera de plus en plus vers la « révolution des télécommunications ». Non qu'il abandonne sa préoccupation avec les dangers de la guerre qui, au contraire, l'accompagnent toujours. À vrai dire, il s'agira de savoir comment la « guerre pure »<sup>8</sup> s'insinue dans les technologies d'information et de communication, donnant lieu à une insidieuse « logistique de la perception »<sup>9</sup>.

D'une certaine façon, l'impact télévisuel prend le pas du contact entre les gens. Le face-à-face cède peu à peu devant l'interface de l'écran – y compris la fracture radicale que cela provoque dans la morphologie sociale. Or, si selon l'adage, une image vaut davantage qu'un long discours, il va de soi que le mensonge, la tromperie, passera

---

8 Virilio invente le concept de « guerre pure » sous le modèle du concept de « raison pure » chez Kant. De même que celle-ci désigne la raison dé mêlée de l'expérience, c'est-à-dire le cadre rationnel auquel l'expérience possible doit se conformer, celle-là désigne la guerre abstraite de l'histoire, et qui néanmoins l'histoire ne cesse d'effectuer ici et là dans l'expérience. Ainsi, en dépit de ses variables historiques, la guerre serait une constante des sociétés humaines : « Dans un certain sens la guerre dont je parle n'est pas la guerre historique, le conflit entre les nations, les groupes, mais plutôt la guerre pure, comme l'ont dit la "raison pure". Pour moi, la guerre est une dimension originaire de la société, comme le crime est une dimension originaire de la vie individuelle [...] ce qui m'intéresse est la tendance à la guerre dans l'histoire sociale, comme la tendance au crime dans l'histoire des individus. » (VIRILIO, 1991).

9 À cet égard, voir notamment l'ouvrage de Virilio, *Logistique de la perception – Guerre et cinéma*, encore que l'ensemble du corpus virilien soulève la question du regard comme arme, c'est-à-dire, l'idée que le champ de combat est indissociable d'un champ de perception ; d'où le souci permanent de l'armée avec le développement d'instruments d'observation et de moyens de s'en dissimuler (en clair : du regard d'un ennemi qui les utilise d'aventure).

forcément par la séduction imagée de populations captives, à l'exemple de ce qui s'est passé lors de la guerre du Golfe ou de l'Irak. Voilà l'imagerie électro-optique devenant munition d'une artillerie lourde de communication que nulle muraille, nulle forteresse, semble plus en mesure de contenir, étant donné que ces images sont projetées à la vitesse absolue de la lumière (ou en tout cas très proche d'elle). Qui plus est, de telles images rendent possible toute sorte de manipulation, de trucage ou de falsification, en même temps qu'elles sont présentées comme vraisemblables du fait de leur hyperréalisme (qu'on se souvienne d'abord des photographies publicitaires pour s'en faire une idée préliminaire). À l'« accident de la réalité » évoqué précédemment, se surajoute donc un « accident des connaissances » dont les sciences, par ailleurs, ne sont pas non plus privées, tant elles usent et abusent, pense Virilio, de ces instruments d'observation qui « déréalisent » le monde, en éloignant l'observateur du regard immédiat au profit de la médiation de l'écran. Un éloignement qui ne pourrait pas ne pas affecter durablement la ville contemporaine.

### III. PERSPECTIVES SUR LA VILLE CONTEMPORAINE

La ville contemporaine, remarquons avant tout, c'est la ville qui d'après l'étymologie est *contemporanea* ou *cum tempus*, « avec le temps ». À quoi l'on peut ajouter : pas seulement avec le temps qui passe de la chronologie ou du calendrier – celui de l'avant et de l'après, d'hier et de demain – mais également, comme nous apprend Virilio, le temps qui « s'expose » (VIRILIO, 2005, p. 50) sur nos écrans de télévision, d'ordinateur, des portables et d'autres gadgets – en un mot : l'instantanéité. Bref, le temps qu'on appelle de nos jours « le temps réel » des transmissions d'informations. C'est le temps, ne l'oublions pas, d'une vitesse ultrarapide qui dépasse le seuil de notre conscience humaine ; vitesse parfois proche, sinon égale, à celle de la lumière. En tout cas, capable de traverser les pays et les continents dans une fraction de seconde, outrepassant les limites territoriales de la ville où nous nous situons *hic et nunc*, ici et maintenant.

Cette vitesse, bien à l'origine du temps réel, est ainsi celle qui permet la communication à distance des concitoyens, si ce n'est des citoyens étrangers : de la sorte, on traverse les plus grandes étendues d'espace sans avoir vraiment besoin de voyager, en nous contentant d'un voyage immobile sur place. Autrement dit, on réalise un paradoxal « voyage sans voyage », puisque sans déplacement effectif ni expérience d'une sortie de chez soi, depuis que toute traversée peut se réaliser « virtuellement ».

D'un seul coup, les individus, ou plus exactement leurs avatars électroniques, se propagent dans tous les azimuts, étant ici et là tout à la fois. De la même façon, la ville n'est plus restreinte à sa localité géographique, une fois projetée ailleurs moyennant l'interface des réseaux, qui en sont comme l'extension et le portail transfrontalier. Par conséquent, la ville ne devient monde (du fait de sa portée quasiment illimitée désormais) sans que le monde ne devienne à son tour une ville (en fonction du rétrécissement virtuel qu'il subi). Donc une seule et même ville d'un bout à l'autre du monde – la « ville-monde ». Sous ce point de vue, la Cité est partout et nulle part, en



d'autres termes, elle est une « omnipolis »<sup>10</sup> à force d'omniscience (la télésurveillance globale), quitte à vouloir aspirer à l'omnipotence démesurée (l'absence de frontières nationales, partant de régulation juridique bien délimitée qu'empêche l'arbitraire).

C'est dans ce contexte problématique que nous évoquons *infra* (partie III) les propos de McLuhan et Virilio relatifs à la ville contemporaine, d'abord soulignant les aspects positifs du « village global », ensuite les aspects négatifs de l' « outre-ville » ; deux concepts qui renvoyaient à de différentes perspectives d'une situation.

### **Les aspects positifs du village global, selon McLuhan**

Le point de départ des réflexions mcluhaniennes, en ce qui concerne la ville, n'est pas, à la différence de Virilio, tout à fait la guerre. Depuis son premier livre, *La fiancée mécanique*, en passant par *La galaxie Gutenberg* jusqu'aux ouvrages ultérieurs, comme *Pour comprendre les médias*, on peut dire que le sort principal de McLuhan fut de montrer tour à tour comment l'étude de la « forme », ou si l'on préfère, de la nature des médias, nous apprend beaucoup plus à leur sujet que leur « contenu » – ce qu'il a exprimé par la phrase devenue fameuse : « *the medium is the message* », qu'on a traduit en français par : « le message, c'est le médium » (MCLUHAN, 1968, ch. 1). À cet égard, l'analyse des effets de l'imprimerie inventée par Gutenberg nous apprend davantage sur le livre que les innombrables textes qu'ont été écrits par l'intermédiaire de celle-ci. Examiner de même les changements des modèles perceptifs induits par la télévision est un indicatif mille fois plus précieux que le reproche moral que l'on peut adresser à l'endroit du contenu des émissions. Suivant encore ce raisonnement, on dira que ce sont les réseaux ferroviaires qui illustrent mieux les transformations des pays, et non pas les trains et cargaisons qui y circulent. Pas plus, par ailleurs, que la façon dont on utilise les avions n'explique la transformation provoquée dans ces mêmes réseaux ferroviaires, partant sur la géométrie de la ville moderne. Que dirions-nous, aujourd'hui, d'Internet ou des « autoroutes de l'information » !

Toujours est-il que, pour McLuhan, l'audiovisuel est en train de nous arracher de l'individualisme désuet, propre au monde de l'imprimerie, pour nous introduire dans un « tribalisme » renouvelé. Ainsi l'époque révolue de l'individu visuel, éduqué dans une société en homologie de structure avec l'écriture et ses habitus rigides, donnerait lieu à l'individu « audio-tactile » plutôt flexible, qu'aime vivre les choses en « profondeur ». Si à l'époque où McLuhan écrivait ses idées, il s'agissait surtout des enfants hypnotisés par la télévision, de nos jours ce serait peut-être ces adolescents férus des jeux électroniques en ligne avec leur regard plongé, même pas sur, mais « dans » l'écran. Sinon ces participants de fêtes *raves*, complètement speedés et enveloppés dans une ambiance sonore bel et bien hallucinante. Par une sorte d'extase religieuse, l'individu se trouve dans de tels cas hors de lui-même : il se fusionne sans répit dans le flux de conscience,

---

10 À l'image du Dieu chrétien doué des attributs de l'omniprésence (il se trouve partout), de l'omniscience (il sait tout ce qui s'est passé, qui se passe ou se passera, du début jusqu'à la fin des temps) et de l'omnipotence (il peut tout pour autant qu'il est infini).

ou mieux de l'inconscience, collective. Dans une certaine mesure, cela le libérerait du fardeau d'être « lui-même », ou de ce qui subsisterait encore de cette illusion par trop attachée à des points de vue subjectifs, alors que la personne humaine se construirait dans l'entrecroisement de réseaux de toute espèce (familial, social, économique, informatique, ferroviaire, etc).

### **Les aspects négatifs de l'outre-ville, selon Virilio**

La revanche tragique de cette analyse McLuhienne de la ville contemporaine sont de vieilles connues des lecteurs de Virilio. D'abord il ne l'appelle même pas ville « contemporaine », en lui préférant l'adjectif « intemporaire » ou « intempestive » (VIRILIO, 2009, pp. 70-71), pour qualifier la conjoncture où le temps réel subliminaire de la communication instantanée n'a plus rien à voir avec le présent effectivement vécu par notre conscience. Il y a là quelque chose de l'ordre d'un « présentisme » ou d'un « instantanéisme » : ce qui y prime c'est le *prime time* du présent « en direct », celui de l'instantanéité des émissions-réceptions, telles qu'on les voit à la télévision ou par téléconférence. Mais de cette façon, le passé et le futur restent en second plan ainsi que l'historiographie ; pour ne rien dire de la conscience historique des peuples, rendue nulle et non avenue à la mesure que leur attention se tourne prioritairement à ce qui vient de se passer.

Selon Virilio, on ne peut plus parler de « politique » à la rigueur lorsqu'on est pris dans ce rythme de l'instant effréné. Car la politique est liée à la *pólis*, la cité-État grecque des origines, qui est toujours une circonscription ou « corps territorial » assuré par des frontières juridiquement établies. Toutefois, à partir du moment où ce qui est « ici » se trouve disqualifié par ce qui est « ailleurs » ; quand le « dehors » l'emporte sur le « dedans », et puis notre attention se voit téléportée au-delà des frontières qui constituaient autrefois notre vie en commun, la ville perd sa raison d'être coutumière, et en conséquence, on doit parler de « trans-politique » (VIRILIO, 2004, pp. 48-49 et LOTRINGER ; VIRILIO, 2007, pp. 37-44, p. 224). Or, ce qui est par-delà la politique, d'après cette perspective, ne peut être que la guerre (LOTRINGER ; VIRILIO, 2007, pp. 41-42).

Avant Virilio, en effet, le théoricien militaire Carl von Clausewitz soutenait déjà que « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ». Il se trouve que cette « continuation » qu'est la guerre actuelle résulte avant tout des démesures de la mondialisation, ladite « guerre économique ». Guerre dont les corporations, si bien nommées « transnationales », sont les tenants. Guerre de l'information aussi, au demeurant inséparable de l'audiovisuel, comme on a pu le voir, ou mieux, « télévisualiser » lors des derniers conflits militaires. Toujours sous les auspices de l'image optoélectronique, et au détriment de la réalité concrètement perçue ; à l'exception, bien sûr, de ceux qui étaient effectivement présents au champ de bataille...

Somme toute, la ville contemporaine est celle où l'« image publique » tend à remplacer l'espace public de la rencontre et la discussion de concitoyens ; un peu à l'image de

Brasília et son absence de voies piétonnes, relayées par ailleurs par les grandes chaînes de télévision brésiliennes... Virilio note encore qu'il ne s'agit pas seulement, dans de semblables cas, d'une image standardisée, comme le furent les biens de consommation jusqu'alors, mais d'une image *synchronisée* (VIRILIO, 2002, pp. 48). Alors, à la standardisation des opinions et des comportements, s'ajoute dorénavant la « synchronisation des émotions » (VIRILIO, 2004, pp. 41-42) dont l'effondrement du *World Trade Center* a donné des signes avant-coureurs en 2001, lors de sa transmission en direct. Que dire alors du « Printemps Arabe » largement diffusé sur les réseaux sociaux ? Et qu'arrivera-t-il, demain, quand une rumeur, une diffamation concernant un individu quelconque deviendra pandémique dans un instant ; aux dépens, bien entendu, du malheureux pourchassé de tous les bords par l'opinion déchaînée ?

À cet égard, Virilio va jusqu'à affirmer que nous sommes en train de vivre progressivement un nouveau « communisme », certes pas à la manière de l'ancienne Union Soviétique, mais un « communisme des affects » (VIRILIO, 2009, p. 62), qui est le résultat de la communication de sentiments identiques éprouvés par tout le monde au même temps. Il s'agit, en ce sens, d'une tyrannie post-politique sans pareil, à l'instar de ce que l'on appelle couramment « risque systémique ». Et cela, dans la mesure où les accidents à notre époque deviennent globaux, et plus simplement locaux, préfigurant ainsi d'ores et déjà un accident à venir qui sera « intégral » – dès lors que la convergence numérique des média divers ne fera qu'un avec les dispositifs de la ville. Pour en faire une idée approximative, imaginons ce qui serait une panne non plus à l'échelle d'une ville, mais de la planète entière. D'une planète devenue entre-temps la ville tout court.

#### IV. INVERSION DE PERSPECTIVES SUR LA VILLE CONTEMPORAINE

À côté du portrait sombre de la ville contemporaine dressé par Virilio, McLuhan semble avoir peint tout couleur de rose. Il n'en est rien. Car la perspective de McLuhan sur les phénomènes médiatiques, partant sur les métamorphoses de la ville, n'est pas *a priori* positive. Seulement, elle n'est pas négative non plus. Elle s'avère plutôt ambivalente. Si, conformément à ce que nous disions *supra* (partie III. 1), le point de départ de ses réflexions n'est pas *tout* à fait la guerre, à la manière de Virilio, il l'est *quand même* dans une certaine mesure. Reste la question de savoir : laquelle exactement ?

Ici nous entrons dans le vif de notre sujet, car si nous nous proposons de faire des « portraits croisés » de McLuhan et Virilio au tour de la ville – en rappelant leurs angles respectifs d'approche –, c'est que nous voulions d'abord reconstituer un stéréotype que l'on se fait d'habitude de ces deux auteurs. Ce stéréotype trouve un prétexte dans des points de départ de réflexion différents, sans pour autant s'y réduire. D'après ce stéréotype, Virilio joue les Cassandre dans la qualité de prophète de l'apocalypse, ne considérant que le côté négatif des techniques ; McLuhan, quant à lui, est le nord-américain béat pris dans une vision idyllique du *brave new world*, le meilleur des mondes supposés dans notre horizon à venir.

C'est donc à partir de ces deux stéréotypes, ou plutôt « entre » ces deux lieux communs au sujet des penseurs en question, que notre portrait se dessine. Il s'agit de tenir compte à la fois du foyer « positif » de l'optique virilienne (partie IV. 2) tout comme de celui « négatif » du point de vue mcluhanien (partie IV. 1).

### **Les aspects négatifs du village global, selon McLuhan**

Comme disait déjà le proverbe : « pas de roses sans épines ». McLuhan n'était certainement pas ce naïf qu'on a assez souvent voulu reconnaître en lui. Il savait bien que le village global comportait des risques – et non des moindres. Au premier chef duquel l'ignorance des effets des média sur nous, qu'il a tâché, dans toute sa carrière, de révéler.

De plus, il n'omettait pas de signaler comment chacun des média affectaient différemment nos sens et altéraient leurs rapports entre eux. Sans comprendre la transformation de ces rapports, avertissait-il (MCLUHAN, 1968, pp. 59-61), nous risquerons d'être sous le coup d'une « narcose narcissique ». Ce qui d'ailleurs est arrivé avec l'écriture qui, méconnue dans sa nature ou forme, a tellement favorisé le sens de la vision aux dépens des autres sens, pour le meilleur et pour le pire.

Pour reprendre ce que nous disions *supra* (partie IV), la guerre est quand même un point de départ de la réflexion mcluhannienne exactement dans la mesure où l'audiovisuel est un milieu, *notre* milieu contemporain, auquel il est de plus en plus difficile de ne pas appartenir (il suffit de penser au nombre de correspondances qui se font aujourd'hui par mail uniquement, et demain, peut-être, par les réseaux sociaux). En ce sens, McLuhan avouait dans un entretien accordé au magazine *Playboy* : « Aucun civil ne peut échapper à cette *blitzkrieg* environnementale [c'est-à-dire à la guerre-éclair totale], car il n'y a pas, assez littéralement, aucun endroit pour s'en cacher »<sup>11</sup> (MCLUHAN, 1969, p. 20). Et McLuhan d'y ajouter : « si nous persistons dans notre approche conventionnelle de miroir rétroviseur [c'est-à-dire tournés vers le passé] en ce qui concerne ces événements cataclysmiques, toute la culture occidentale sera détruite et balayée dans la poubelle de l'histoire »<sup>12</sup> (MCLUHAN, 1969, p. 20).

### **Les aspects positifs de l'outre-ville, selon Virilio**

Si McLuhan est conscient des dangers de l'« omnipolis », cette ville totale contemporaine, il faut de même souligner que Virilio n'est pas moins un homme d'espérance, malgré son propos catastrophiste. Le phénomène multimédiatique est certes source d'accidents potentiels, voire d'un despotisme sans pareil. Cependant, il est tout de même le héraut d'une révélation *sui generis* concernant la finitude humaine et les limites du monde. Celui-ci étant fini, nous ne pourrions plus en abuser comme si des

---

11 *No civilian can escape this environmental blitzkrieg, for there is, quite literally, no place to hide.*

12 *If we persist, however, in our conventional rearview-mirror approach to these cataclysmic developments, all of Western culture will be destroyed and swept into the dustbin of history.*

conséquences irrémédiables n'en découleraient point. D'où une prise de conscience lente, et pourtant inévitable, des pollutions *étologiques* de la sociodiversité, en plus de pollutions écologiques de la biodiversité.

Envisagé de cette manière, le contexte moderne nous permet d'affirmer avec le poète Hölderlin que « là où croit le danger, croit aussi ce qui sauve ». Les techniques, à la fois moyens de construction et destruction de la ville, ne nous demanderaient de la sorte qu'un autre type de rapport, dans lequel nous ne les traiterions plus comme des fétiches, tels que nous invite aveuglement la propagande du progrès et la publicité commerciale. Il s'agirait donc de suivre, pour Virilio, une maxime impérieuse de l'ancien premier ministre Britannique Winston Churchill : « *an optimist sees the opportunity in every difficulty* » (« l'optimiste est celui qui voit dans chaque difficulté une opportunité »).

## V. CONCLUSION

Nous aussi avons essayé de faire de cette difficulté, sinon de ce défi de mettre côte à côte les idées de deux penseurs importants, une opportunité de réfléchir sur la ville. De cette manière, nous espérons avoir jeté un peu de lumière sur la question de l'« omnipolis », ce qui revient à dire, projeter autant d'ombres sur les problèmes nouveaux qu'elle suscite.

Quoi qu'il en soit, pour Virilio tout comme pour McLuhan ce n'est que par la vertu de la parole *écrite* et par la force de *compréhension* qu'elle rend possible, que nous pourrions faire face aux bouleversements contemporains de la ville, y compris aux faiblesses de l'écriture elle-même par rapport à la vitesse de l'écran. En faisant écho à cette remarque importante, finissons notre propos avec cette constatation de Virilio : « la plus grande catastrophe du XX<sup>ème</sup> siècle a été la ville, la métropole contemporaine des désastres du Progrès » (VIRILIO, 2003, p. 94). Espérons que cela ne soit pas le sort de celle du XXI<sup>ème</sup>.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALLE, F. *Les médias*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2012 [2004].
- DE KERKHOVE, D. « La foi en l'Église de Marshall McLuhan ». *Communication et Langages*, 1990, n°85.
- FIGURE, Q. ; MCLUHAN, M. *Message et Message*, Paris, Firmin-Didot, 1968 [1967].
- \_\_\_\_\_. *Guerre et paix dans le village planétaire*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1970 [1968].
- LOTRINGER, S. ; VIRILIO, P. *Pure War*, Los Angeles, Semiotext(e), 2007.
- MCLUHAN, M. *La Galaxie Gutenberg*, Montréal/Paris, H.M.H Letée/Éditions Mame, 1967 [1962]

\_\_\_\_\_. *Pour comprendre les médias*, Tours, Mame, Paris, Seuil, 1968 [1964].

\_\_\_\_\_. « The Playboy Interview : Marshall McLuhan ». *Playboy Magazine*, mai 1969.  
Disponible à l'adresse suivante :

<http://www.cs.ucdavis.edu/~rogaway/classes/188/spring07/mcluhan.pdf>

VIRILIO, P. « Dromologie : logique de la course » [en ligne], dans *Multitudes*, 1991 [entretien consulté le 03 novembre 2013], disponible à l'adresse suivante :  
<http://multitudes.samizdat.net/Dromologie-logique-de-la-course>

VIRILIO, P. *Cybermonde la politique du pire*, Paris, Les éditions Textuel, coll. « conversations pour demain », 1996.

\_\_\_\_\_. *Ce qui arrive*, Paris, Galilée, 2002.

\_\_\_\_\_. *Ville Panique*, Paris, Galilée, 2003.

\_\_\_\_\_. *L'accident originel*, Paris, Galilée, 2005.

\_\_\_\_\_. *Le futurisme de l'instant*, Paris, Galilée, 2009.

\_\_\_\_\_. *Le Grand Accélérateur*, Paris, Galilée, 2010.